

**D**'accord, le mot création est un petit peu galvaudé, parfois, et le "coup de gueule" de François Ekchajzer (p. 5) n'est sans doute pas immérité, mais quand bien même il n'y aurait "que deux ou trois" jeunes auteurs révélés cette année et confirmation de "quelques autres", on pourrait avec une certaine sérénité constater que ça en fait déjà *plusieurs*. Pas si mal. Le problème c'est seulement d'arriver à désigner lesquels, chacun ayant les siens. L'avantage d'un festival comme celui de Clermont-Ferrand c'est qu'en offrant une vue

d'ensemble de ce qui se fait à travers le monde, la question se résume à savoir quels sont les films français qui soutiennent la comparaison internationale. **La lampe** et **25 décembre 58, 10 h 36** a répondu le comité de sélection en proposant ces deux films au jury étranger.

**La lampe**, troisième film des danseurs-chorégraphes Joëlle Bouvier et Régis Obadia, mérite en effet pleinement le titre de création, s'agissant cette fois encore, sans recours au texte, mais avec toutes les ressources du corps et du décor, d'inventer une nouvelle forme d'expression cinématographique. Pas moins. Quant au film de Diane Bertrand, très beau lui aussi, il reconstitue une impressionnante séquence du passé qui obsède tous ceux qui en ont été témoins. Fragmenté comme un puzzle, **25 décembre 58** jongle avec le temps, multiplie les points de vue, tant et si bien qu'il finit par ne plus fonctionner que sur et pour cette virtuosité



### L'ÎLE AUX FLEURS de Jorge Furtado

"Ceci n'est pas un film didactique" pourrait-on dire à la Magritte. Le titre enjôleur et embaumé de **L'île aux fleurs** est une antiphrase bien à l'image d'un film qui, de retournements en glissements, pratique avec maestria la douche écossaise et un humour caustique qui étrangle notre rire aussitôt après l'avoir suscité.

Une voix monocorde platement illustrative par rapport à l'image (et réciproquement) débite des définitions à la fois générales et

particulières sur l'humanité : un japonais qui cultive des tomates au Brésil, une femme qui achète des tomates dans un supermarché pour nourrir sa famille, le porc, le propriétaire des porcs, etc. On semble suivre un fil puis la description s'arrête, on passe à une définition. On ne sait pas très bien où l'on va. On revient sur les mêmes choses, en particulier sur cette supériorité de l'homme : son "encéphale hautement développé et son pouce préhenseur". Les images sont hétérogènes, mêlant des scènes de documentaires, des portraits (individuels ou de groupe), des séquences d'archives, des schémas, des collages où l'image tressaute comme un flipper

narrative. Loin d'être effrayé par ces expériences formelles et par ce qu'on appelle grosso modo la *technique*, le public de Clermont a démontré par ses suffrages qu'il affectionnait le court métrage pour ses savants bricolages, ses innovations et ses audaces. Sur ce plan, il n'y a pas pénurie, mais plutôt risque d'excès. Jean-Pierre Bizozzi avec **Céleri-rémoulade** ou Françoise Decaux avec **La grosse** ont réussi à maîtriser leur création. Beaucoup d'autres se prennent les pieds dans leur quête forcenée d'originalité.

Un film comme **Days of Waiting** vous tire les larmes des yeux en vous contant le plus simplement du monde (documents et voix off) le drame d'une femme parmi 100 000 américano-japonais parqués de 1942 à 1945 dans la montagne à quelques miles de chez eux. A l'inverse, on a du mal à s'intéresser à l'ébouriffante histoire du gars qui réussit à **Aller à Dieppe sans voir la mer**. Ce n'est pas une

affaire de sujet. C'est une affaire de grâce. La magie du cinéma — mais il faut qu'il y ait magie — c'est de nous émouvoir avec des riens. Par exemple dans les relations familiales (sujet bateau par excellence) se cachent toujours des drames épouvantables auxquels les jeunes cinéastes s'intéressent volontiers mais qui prennent rarement le relief que réussit à leur donner Arnaud Desplechin dans son coup-d'essai-coup-de-maître **La vie des morts**. Couronné par le prix Jean-Vigo avec Eric Barbier au titre de *jeune espoir*, Desplechin est l'un des grands absents du palmarès de Clermont.

Un garçon de vingt ans s'est tiré une balle dans la tête. La famille se réunit dans l'attente d'une issue. Cousins, frères et sœurs, parents oncles et tantes, chacun se situe par rapport au drame et par rapport à l'entourage. La première réussite de la mise en scène c'est, malgré sa vivacité, d'arriver à donner sa place à chacun des

nombreux personnages. Sans confusion. La caméra passe de l'un à l'autre, isole celui-ci, regroupe ceux-là, maintient constamment la bonne distance. Dialogues affûtés, casting juste, acteurs inspirés, le film survole les embûches qui l'attendaient sur son chemin. Mais plus que son aisance d'expression — inusuelle chez un débutant — plus que par des qualités de style, Desplechin fait exception par la portée de son travail : sans jamais forcer le secret et la pudeur de ses personnages, il affronte et décrypte un suicide que personne ne s'explique là où se trouve sa seule signification, dans la conscience des autres.

Avec de telles capacités, si le cinéma français souffre parfois de la confrontation internationale, aucun doute n'est permis sur la vitalité de sa jeune création.

François Ode

électrique. **L'île aux fleurs**, c'est le chaos du monde filmé et classé par une sorte de Facteur Chaval du documentaire qui, entre Swift et Luc Moullet, brasserait un bric-à-brac de données platement objectives sur fond d'ironie et de lucidité pessimiste - excusez le pléonasmisme. Bric-à-brac, voire. Car tout cela aboutit à la décharge publique sise sur l'île aux fleurs, là où les autochtones les plus pauvres fouissent les ordures après les porcs pour y trouver quelque nourriture. Rien à voir avec un pensum tiers-mondiste plein de bons sentiments. La charge est d'autant plus forte qu'elle s'inscrit dans le normal, la vérité, la logique, le cours du monde, décrit avec cet humour qui est, comme chacun sait, la politesse du désespoir. Et la dénonciation est d'autant plus efficace que l'horreur n'est pas dite mais nous saute à la gorge.

Jacques Kermabon



### LE PREMIER BAISER de Mats Olof Olsson

Premier film du Suédois Mats Olof Olsson, **Le premier baiser** conte l'histoire d'un éveil à l'amour et d'une première déception. Chaque dimanche après-midi, en compagnie d'un camarade, Conny parcourt en molybde la campagne, répétant d'innocentes devinettes enfantines. S'arrêtant un jour à proximité d'un centre psychiatrique, il fait la connaissance d'une jeune schizophrène, Britten, qui lui inspire presque aussitôt un sentiment de tendresse émue. De dimanche

en dimanche - de rencontre en rencontre -, vont peu à peu se jouer entre eux deux les prémices d'une idylle, à peine gênée par la présence d'infirmiers, pas plus que par la grille qui, séparant du monde extérieur le parc de l'hôpital, les tient à distance l'un de l'autre, - idylle dont un baiser sera le sceau, et dont la sortie de Britten du centre psychiatrique provoquera la fin brutale.

Film de facture très classique, exploitant le thème déjà très *visité* de l'initiation sentimentale, **Le premier baiser** témoigne d'un sens de la mise en scène rigoureusement simple et d'une maîtrise narrative qui lui confère, à défaut d'une réelle originalité, une

(Suite page 16)